La Crise de la Musique Populaire

Aucun chapitre n'est plus riche, plus varié, plus intéressant, plus plein de vie, que celui de la musique populaire dans l'histoire générale de la musique. Chansons, cantiques, noëls, complaintes, légendes, rondes et romances, sous toutes ces formes, au long des siècles, la muse populaire s'entête à vivre ; elle y met une persistance, une ingéniosité, une souplesse, une puissance d'adaptation merveilleuses, et cela, dans tous les pays (j'entends les pays d'Europe). A côté de la musique savante, voulue, fertile en agencements compliqués qu'écrivent les « maîtres », dédaignée par eux, la Muse populaire fraîche, simple, amusante, ou bien très pieuse, mène une existence de bonnes œuvres, visitant les mansardes, l'atelier, le rivage, la cabane, la forêt ou l'église, portant partout la joie, ou au moins le stimulant nécessaire à l'accomplissement du devoir quotidien. Ouvrières, ouvriers, paysans, bateliers ou bûcherons, ils chantent tous, appuyant leur effort au rythme de la mélodie, priant en cantiques mesurés et naïfs, ou charmant leurs repos de la paisible chanson.

Quelquefois, lassés de ce qu'ils nomment les progrès de leur art, les « maîtres » se penchent sur cette source fraîche de la musique populaire, en détournent un filet qui vient rafraîchir l'aridité de leurs inspirations ; ils empruntent au *folk-lore* des thèmes qu'ils mêlent aux leurs. Au contraire, à de certains jours, par une loi d'échange qu'il est plaisant de constater, ils alimentent de leur propre fonds le répertoire du menu peuple qui, de bouche en bouche, se transmet leurs trouvailles musicales et leurs noms.

Ainsi découvrons-nous à la musique populaire une double origine ; ou elle jaillit du sol même, faite des pensées, des émotions, des sentiments d'une collectivité donnée, ou elle est le fait des musiciens instruits, maîtres ès-art, habiles techniciens, qui, dans une minute d'inspiration trouvent la formule heureuse, la pensée touchante, le tour spirituel qu'adoptent, sur le champ, leurs contemporains.

De nos jours, nous découvrons un troisième facteur, intermédiaire et trop souvent fâcheux intermédiaire, entre les savants et les simples : le faiseur de couplets à usage populaire, le fabricant de valses sentimentales et godiches, de complaintes pleurnichardes, de mélodies patriotiques, platement ; religioso-mystiques, sottement ; « faits-diversières » lamentablement.

Telle qu'elle nous apparaît, au début du xx^e^ siècle, la musique populaire française, si riche autrefois, subit une regrettable crise dont il est relativement aisé de découvrir les causes. De même que la parole, vêtement de la pensée, elle semble soumise aux vicissitudes du

costume local. Celui-ci disparaît peu à peu ; nul ne le conteste. Jusqu'au fin fond de la plus reculée province, la suprême ambition de l'habitant, ou de l'habitante, est d'être habillé à l'instar de Paris. Foin des jupes et des habits à l'ancienne mode, des coiffes en auréole ou en seyants bonnets, des chapeaux à grands bords, ornés de velours que les hommes mettent le dimanche.

On s'accoutre comme ceux de la ville, où l'on se transporte si aisément et où l'on apprend les modes en brûlant de les suivre. Chemins de fer et automobiles semblent diminuer les distances, rapprochent, mêlent les classes sociales, effacent les distinctions, les caractéristiques régionales, développent cette tendance à l'unité, ou mieux, à l'uniformité, dont l'exercice semble conforme à la loi des humains groupés. La réclame, la publicité et les catalogues des grands magasins font le reste. Robes de jadis, enveloppes aux couleurs choisies, écloses en un milieu donné, vous disparaissez toutes. Langues provinciales, patois savoureux, vêtements d'idées que forma lentement, dans chaque tête, le sol de nos provinces, vous vous envolez sans retour, et bientôt vous suivront les mélodies natales que recueillent pieusement, avant qu'elles ne se taisent pour jamais, quelques musicographes, silencieux amis du folk-lore.

Aucun remède à ce mal, c'est une de ces transformations que nul désir, nul regret, nul acte public ne peut enrayer ; elle se poursuit comme mécaniquement, c'est une extinction sans recours, semblable à celle des peuplades sauvages que les civilisés remplacent peu à peu, après leur avoir insidieusement aidé à disparaître. Pauvres peuples qui voulaient seulement vivre.

Alors que lentement s'anémie, s'étiole et meurt la musique autochtone, quel est l'apport, au fonds populaire, des maîtres de notre époque ?...

Il semble nul. Non qu'ils ignorent quoi que ce soit des délicatesses, des raffinements, des préciosités, voire des déliquescences du sentiment et qu'ils ne sachent les traduire en sons harmonieux ; mais les tons francs, les couleurs simples, ils ne les connaissent pas, ou ne les veulent connaître ; ils écrivent pour un petit groupe, que je n'appellerai même pas une élite, pour quelques initiés qui goûtent, ou se vantent de goûter tant de subtiles recherches. Quant au vulgaire, ils le dédaignent. Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre la verdeur, la robustesse, la forte simplicité, la facile allégresse d'une âme paysanne et les œuvres de nos compositeurs les plus glorifiés : un Debussy, un Fauré, un Ravel ?... Quel aliment cette musique-là (et toute celle de notre école), apporte-t-elle à tant de millions d'êtres : foule anonyme aux multiples visages, avides de joie, comme de soleil ?...

Qu'y a-t-il dans notre art, dans cet art que nous encensons toutes les semaines, et même tous les jours, dans nos concerts, nos soirées, nos séances, qu'y a-t-il pour tous ceux-là ?...

Et s'ils se renoncent eux-mêmes, s'ils brisent inconsidérément,

follement, ces formes musicales, primitives et si belles, qu'ils ont créées, sorties d'eux-mêmes, s'ils refusent, volontairement, le son de leurs propres voix, que leur offrent les servants de l'art que nous possédons ?...

Depuis qu'assidu à tant de concerts, j'enregistre, dans ma mémoire, tant d'œuvres de tant d'écoles, et de tant de musiciens, je me demande celle qui satisferait le cœur de mon frère ou de ma sœur inconnus, habitant mon pays, nés sur le même sol, Français, en un mot : du nord, de l'est, du midi ou du couchant. Et je ne trouve pas de réponse. — Sans doute, le goût de la musique se répand dans quelques grandes villes ; sans doute, l'assistance est nombreuse aux concerts, mais qu'est-ce que cela, par rapport à tous ceux qui ont des oreilles et une âme sur la terre française ?...

Et cependant, nous vivons ainsi ; nous supportons de nous réserver d'égoïstes plaisirs, de jouir jalousement des merveilles d'un jardin fermé dans lequel des maîtres, experts en floriculture musicale, font pousser et épanouir, pour nous seuls, infime minorité, des fleurs magnifiques aux parfums délicats. — Quel est l'homme qui resterait insensible (si quelque évolution l'autorisait à le croire) à l'idée que toutes les plantes des champs vont disparaître pour toujours, que cette parure aux mille couleurs, enchantement de nos plaines, des pentes de nos collines, verdoyantes et diaprées, des bords de nos ruisselets et de nos grandes rivières, que ces petites créatures éphémères mais vivantes, que chaque année ramène : pâquerettes, bleuets, coquelicots, nielles des blés, pervenches, myosotis, églantines, primevères et muguets, que tout cela va mourir, est mort, et jamais plus ne ravira les yeux des pauvres hères qui peinent et laborent sous le soleil ? — Quel est le honteux, méprisable égoïste qui oserait répondre : « Qu'est-ce que cela me fait que ces fleurs disparaissent, puisque j'ai mon jardin ?... »

N'est-ce pas ce que nous répondons implicitement, nous autres, petite poignée d'assistants qui nous délectons, chaque dimanche, d'auditions soignées dans nos grands concerts, tandis que meurent lentement toutes les mélodieuses fleurs de France, tandis que tant d'autres n'ont rien pour réjouir leurs oreilles et leurs cœurs ?

— Ne dites pas : cela s'est toujours fait ; il y a toujours eu un art choisi, aristocratique, fermé aux profanes.

— Sans doute. Mais, autrefois, ceux-là avaient leur bien. Actuellement, par suite des progrès (!) de notre civilisation, ce troupeau, ces profanes, chante de moins en moins, et pour ainsi dire, plus, ses cantiques, ses noëls et ses légendes. Que lui reste-t-il ?

— Ne dites pas : qu'y pouvons-nous ? Si nous désertions nos plaisirs, leur situation en serait-elle améliorée ?

— Qui donc peut se déclarer impuissant devant une chose injuste tant qu'il lui reste un souffle ? et il est injuste que ceux-là n'aient rien. Elargissez l'Art. Qu'il cesse d'être l'idole précieuse et petite, vénérée dans un étroit sanctuaire, pour s'ériger, très haut, glorieuse image

d'un dieu bienfaisant, porté dans la lumière et la joie orgueilleuse des processions interminables, au bruit joyeux des acclamations enthousiastes de tout un peuple enivré de sa présence.

Il est impossible de revenir en arrière ; rien ne fera revivre, durablement, les coutumes et les costumes locaux ; ni les uns ni les autres ne correspondent plus à l'état d'esprit actuel de ceux qui en avaient l'accoutumance. Faut-il demander à nos maîtres de livrer, sur commande, des chansons, des rondes et des noëls « bons à répandre ». Sans doute, s'ils consentaient à cette besogne, ils nous offriraient des pages bien écrites, d'une simplicité voulue, d'une pseudo-naïveté qui seraient parfaites, il n'y manquerait tout juste que ce qu'il faut : l'*accent*, cette chose indéfinissable qui est l'âme même de la composition, cette vie, communiquée par le créateur à l'œuvre, quand il la met au jour, volontairement, joyeusement, comme la naturelle effusion du meilleur de lui-même. On peut « travailler » dans le genre patriotique, religieux, satirique, passionné, mais on n'y donne rien de vivant, rien de durable (la puissance de créer étant admise), que si d'abord on est soi-même, et foncièrement : patriote, mystique, philosophe ou amoureux ; autrement c'est du postiche, du simili ; truquage et imitation ; nous n'en avons que trop de cette espèce.

Il vaudrait mieux, semble-t-il, s'essayer à la re-création de centres de vie musicale régionaux. Il y a, en France, 12 succursales du Conservatoire de Paris, 18 Ecoles Nationales de musique. On pourrait consacrer, dans chacun de ces établissements, un certain nombre d'heures à l'étude musicale de la province dans laquelle ils sont situés. Ce serait, pour les élèves, l'occasion excellente de réunir les matériaux de l'histoire de leur contrée, de fouiller les bibliothèques, les archives des villes, voire les documents des particuliers, qui consentiraient à en donner communication. On arriverait ainsi, dans chaque province, à avoir une bonne monographie musicale qui serait le propre de la région.

On peut objecter que de multiples découvertes ont été faites sur ce point ; que les savants travaux de M. Weckerlin, pour nommer seulement, parmi les disparus, ce chercheur actif, plein d'une noble passion pour tout ce qui touchait au patrimoine musical français, que ces travaux, dis-je, apportent une contribution suffisante à cette branche de l'histoire de la musique, sans y ajouter les timides essais de jeunes débutants, mal préparés à ce genre de recherches.

Il faut insister sur ce point ; le but de l'étude que nous conseillons ici ne serait pas tant d'enrichir le fonds actuel que de permettre à de futurs artistes — ambitieux de mériter ce titre, on doit le croire — de prendre connaissance des productions de leur petite patrie. Il importerait peu qu'ils retrouvassent, au cours de leurs recherches, des « doubles » d'originaux analysés et commentés par de savants musico-

graphes, décédés ou vivants, les ayant précédés dans la carrière ; ce qui serait nécessaire c'est qu'ils travaillassent eux-mêmes. On ne sait bien que ce qu'on a découvert, ou cru découvrir, et surtout on ne s'émeut, on ne vibre qu'au contact direct de l'objet, au choc immédiat sur la sensibilité. Sans doute, l'étudiant sera satisfait d'apprendre qu'on possède des autographes de Beethoven, qu'ils sont exposés dans tel ou tel musée, ou d'heureux visiteurs peuvent les contempler, mais si, par fortune, il est lui-même un de ces visiteurs, s'il voit les manuscrits, si on lui permet de les tenir un instant, s'il pose pieusement ses lèvres à la place même où la main du maître a tracé quelques notes, s'il suscite en lui, par une suggestion volontaire, comme la présence invisible mais sentie, du créateur immortel de la *IX*e, quelle émotion l'emplit alors tout entier, quel souvenir il emporte d'une pareille visite, quel stimulant pour lui qui va affronter le destin sous de tels auspices.

Toute proportion gardée, voilà ce qu'il est désirable d'obtenir des étudiants provinciaux. Il n'y a qu'un Beethoven, mais chaque région peut s'enorgueillir de quelques modestes gloires locales, significatives de son esprit et de son cœur. C'est à les retrouver, à les comprendre, à se familiariser avec elles que devrait aboutir l'étude que nous préconisons ici. Les élèves prendraient, grâce à elle, le goût plus prononcé de l'héritage artistique de leur petit pays ; ils voudraient y ajouter, ne fût-ce que quelques mélodies bien venues et aisément transmissibles. Que dis-je, ils n'auraient pas à les chercher, elles se présenteraient d'elles-mêmes à leurs facultés créatrices.

(A suivre.)

M. DAUBRESSE.